

Après le chagrin, après la colère et l'indignation, vient le temps de la méditation. Le temps de la prière. Une prière de communion avec les parents de Jean-Pascal, ses enfants, ses frères, sa sœur, ses amis, présents ou disparus. Je pense particulièrement à Patrick Brai, le compagnon valeureux d'une belle aventure collective – qu'il faut appeler journalisme dans son acception la plus noble - dont Jean-Pascal fut à la fois l'âme et le symbole radieux. Certains, pour respecter leur idéal de loyauté, partent sur les routes de l'Orient ou vont à Compostelle. Il nous suffit de nous rapprocher de Jean-Pascal – parce qu'il est là, je l'entends ! -, de nous tenir auprès de lui, de l'écouter, pour rester fidèle à nos engagements éthiques, pour ne pas trahir la parole d'honneur qu'il nous a léguée.

Nous avons eu le privilège de rencontrer un être exceptionnel. Absolu dans sa quête de vérité, d'honnêteté, infatigable dans sa lutte contre le mensonge, contre la corruption, et pourtant si délicat, si attentif aux autres, dans le travail quotidien. Une tête au-dessus des autres, Jean-Pascal dansait presque dans la rédaction. Il effleurait le sol de son pas aérien, n'élevait jamais la voix et apaisait les conflits avec une égalité d'humeur que je mettais sur le compte, stupidement, de la pratique du surf, de la maîtrise des vagues. Je compris vite que cette élégance naturelle était l'expression d'une âme forte.

Jamais je n'ai vu un garçon rassembler autant de dons pour le métier qu'il avait choisi : l'œil sûr du photographe de talent et une écriture, belle, régulière – dans la forme et sur le fond –, qui bannissait les redondances, les effets de style, l'emphase, mais qui cultivait la précision, la concision, le souci du vrai. Nos seules relations étaient professionnelles et tellement intenses ! Nous nous étions répartis les rôles tacitement, sans avoir à nous expliquer. J'étais conscient que nous partagions, à l'insu de la rédaction et des propriétaires du journal, une expérience unique, périlleuse certes, mais qui constituait l'acte majeur d'une vie. Je ne pensais pas qu'elle pouvait se solder par la mort de Jean-Pascal. Une mise à pied, un exil forcé, c'était dans l'ordre des choses... Mais la mise à mort... Comment imaginer l'intolérable !

Au quotidien, dans mon activité d'enseignant ou de journaliste, je vis chaque jour, depuis dix ans, dans l'ombre portée de celui qui avait su, pendant ces années tahitiennes, me rendre meilleur, plus exigeant envers moi-même. Cette semaine, j'ai longuement parlé de la vaillance tranquille de Jean-Pascal à mes étudiants de Sciences Po où je le cite en modèle, en exemple. Je ne désespère pas, un jour, de voir une école de journalisme donner son nom à une promotion.

J'essaie, à travers toutes mes initiatives professionnelles ou personnelles, d'être digne de la confiance que Jean-Pascal m'a accordée, il y a près de vingt-cinq ans. Cette confiance était une grâce et c'est auprès d'elle que je me ressource. La puissante amitié qu'il nous portait nous accompagne tous. Elle rayonne encore.

**Lucien Maillard**